

LOUKIA DROULIA

MENTALITÉ ET RECEPTIVITÉ
DE L'ÉCONOMIQUE
DANS L'EUROPE DU SUD-EST

Un champ nouveau de recherche dans le domaine historique, l'histoire des mentalités, forme une section particulière maintenant reconnue de la science historique. La conviction que le domaine du conscient chez l'homme, la façon particulière de penser et de ressentir d'un individu, d'une collectivité, d'un peuple, constituent une nouvelle approche dans la connaissance du passé, fait que la recherche historique contemporaine se tourne vers d'autres moyens d'investigation, cherchant une voie nouvelle pour mieux appréhender l'histoire de l'homme considéré dans son ensemble. La délimitation et la description de cette section préoccupent vivement les historiens, en particulier les Français, qui expriment encore quelques réserves quant au contenu de cette recherche, réserve liée à un certain manque de clarté au niveau de la problématique et de la méthodologie dans ce domaine totalement nouveau. On a formulé récemment un certain nombre de questions concernant la relation mentalité/idéologie.

"Faire de l'histoire des mentalités c'est d'abord opérer une certaine lecture de n'importe quel document. Tout est source pour l'historien des mentalités" note Jacques Le Goff. En effet, pour ce qui nous occupe ici et pour pouvoir aborder le thème de l'économie par rapport au niveau des mentalités, il faut justement étudier et réétudier sans relâche les documents, essayer de cerner l'attitude de l'homme devant l'ensemble des phénomènes économiques, devant l'argent et la richesse, sa position face à ceux qui possèdent, accumulent ou gèrent les fonds et enfin, face aux besoins élémentaires de la vie quotidienne et aux données théoriques qui se sont formées au cours des temps et que l'enseignement de l'Écriture a profondément enracinées.

Nous parlerons ici des sociétés de l'Europe du Sud-Est considérées dans leur phase précapitaliste, phase au cours de laquelle la circulation des biens et l'économie financière trouvaient leur équilibre grâce à l'énorme facteur de l'autoconsommation. L'apport de produits se présentait comme un gage de protection pour les dirigeants ou comme une reconnaissance de leur puissance et n'exigeait aucun effort particulier de monétarisation au niveau de la circulation desdits produits. Toutefois, même si l'utilisation de l'argent était limitée, sa circulation lente et irrégulière, il ne cessera pas pour autant d'être un facteur important dans le processus économique et surtout lorsque la plus-value se commercialisera, que des zones urbaines se créeront et que le recouvrement des impôts devra se faire obligatoirement en espèces.

Inséré dans le cadre économique, l'argent remplit beaucoup plus qu'une fonction : il est utilisé comme unité d'évaluation des biens, comme moyen de recouvrement fiscal et parallèlement s'il est thésaurisé, il acquiert d'autres propriétés ; il devient joyau, accessoire de parure, essentiellement féminine et en même temps témoignage d'une certaine ascension sociale. Il constitue un signe de richesse et d'opulence et plus largement, devient un coefficient de puissance. Son rôle social est donc important.

Nous ne nous occuperons plus par la suite des mécanismes économiques institués dans le cadre de l'empire ottoman et en vigueur dans les Balkans pas plus que du thème de la circulation monétaire qui appartient d'ailleurs à une autre section. Nous nous bornerons seulement à signaler une constatation formulée par les chercheurs en histoire économique et ayant rapport avec le phénomène de thésaurisation intense que l'on observe dans les sociétés balkaniques pré-industrielles. Conséquence de cette thésaurisation, l'argent perd toute particularité liée à sa circulation en même temps que son rôle d'échange. Malgré l'importation en Europe de métaux précieux provenant du Nouveau Monde, à partir de la moitié du XVe s., suivie d'une forte hausse des prix jusqu'au XVIIe s., une grande partie des monnaies européennes introduites sur les marchés orientaux en même temps que les autres marchandises s'est dévaluée et est venue à manquer.

Si dans le processus commercial ce phénomène crée des problèmes, dans des économies qui n'ont pas de rapport direct avec le marché ou qui entretiennent des relations quelque peu singulières avec lui, cette modification ne semble pas avoir d'influence particulière sur le

niveau des mentalités. Car le métal précieux proprement dit se présente, soit sous forme de monnaies obéissant aux règles de la circulation monétaire, soit sous forme de bijoux, et joue fondamentalement dans la conscience populaire le rôle social qui lui incombe. Il satisfait les espoirs secrets d'un monde frustré qui cherche par ce moyen à assurer sa sécurité et sa respectabilité sociale et cela jusque dans la parure. Nombreux sont donc les niveaux où l'on peut dépister la puissance du phénomène économique sur les mentalités telles qu'elles se sont constituées dans les sociétés rurales des premiers siècles de la Turcocratie et transformées petit à petit par le développement de la vie urbaine et le contact de plus en plus fréquent avec le marché. Le besoin en numéraires devient alors plus impérieux notamment lorsque les redevances fiscales devront être acquittées en espèces.

Les textes qui relèvent de la tradition orale aussi bien qu'écrite foisonnent et nous fournissent des témoignages et des indices sur l'attitude individuelle face à l'argent. Ces attitudes très diverses, contradictoires bien souvent, nous découvrent des archétypes moraux et sociaux que chaque partie concernée essaie chaque fois de suggérer ou d'imposer. Si d'un côté, certains visent à implanter d'autres modèles de civilisation allant jusqu'à accepter la conversion à l'Islam —et le facteur économique ici, joue un rôle important— d'autres voix opposées se font entendre qui prônent l'esprit de sobriété, la nécessité de plus de travail, ce qui assurerait une augmentation de la production et par là même, une plus grande capacité de régler l'imposition, ainsi qu'une plus grande indépendance; elles ébauchent un "programme familial" économique idéal qui parallèlement aux obligations fiscales offre un niveau de vie acceptable: répartition et mise en place des biens produits afin de pourvoir aux obligations et aux besoins, d'échapper à l'endettement, d'assurer la garantie et la protection des moyens de production ainsi que la défense de la cellule sociale contre une éventuelle désintégration. Et tout cela, dans un esprit général d'enseignement dont le but est de conserver intacte une situation de subordination, d'éviter la perte de l'identité religieuse, de se soumettre au destin et de payer les redevances imposées par l'occupant. Combattre le luxe et inciter au travail sont les revendications dont témoignent les textes qui subsistent —proclamations d'enseignants laïcs qui pendant cette période de la Turcocratie essaient d'empêcher les conversions à l'Islam, de sauver l'orthodoxie jusqu'à ce qu'arrive le temps béni où le règne de l'Anté-

christ c'est-à-dire de l'Empire Ottoman sera vaincu. "Je vais te montrer, moi, l'art de payer tes impôts facilement, de ne devenir ni Turc, ni renégat devant Dieu ni étranger à l'Eglise du Christ: Premièrement, travaille plus que tu n'en avais l'habitude; deuxièmement, fais acte de tempérance", note le moine Nectarios Terpos en 1734.

En dehors des textes écrits datés et signés, les mentalités collectives apparaissent à travers les témoignages qu'offrent d'autres sources telles que l'imagerie et la tradition orale. Les mythes, les croyances, les traditions, les chansons démotiques et le cycle acritique, les proverbes, toutes ces créations de la foule anonyme, constituent la matière nous permettant de connaître la sensibilité et la mentalité exprimée par une conscience collective à une époque donnée, de même que l'outillage mental, expression utilisée par Lucien Febvre, et qui regroupe en une seule définition, le vocabulaire, la syntaxe, les canons de l'esthétique et de la morale, les cadres de pensée et la conception que possède l'homme du temps et de l'espace. J'ajouterais au vocabulaire les noms de personnes. Car dans le cas de la Grèce, le vocabulaire que nous rencontrons par exemple dans la chanson démotique, les contes et dans les anthroponymes eux-mêmes, confirme la valeur donnée aux pierres et métaux précieux.

Dans une société où ces objets sont rares, leur dénomination déborde souvent le sens littéral; elle est utilisée comme épithète pour rehausser par la description matérielle des choses, la personnalité d'un individu, l'intérêt d'un monument, la qualité d'un objet et par là l'importance de son utilisateur.

Les Kolokotronis "portent des épées en or, des cartouchières en argent, d'or également sont leurs fusils, d'or encore leurs ceintures et tout de pierrerie". La fiancée de Kontoyannis dort dans des couvertures en or, des draps en or. Le Kastro d'Oria est décrit comme possédant des portes d'acier, des clés d'argent et la porte donnant sur le rivage brille comme de l'or. Les mots or et argent sont très souvent utilisés comme premier élément dans beaucoup de mots composés.

Dans le cas de la Grèce toujours, le fait que beaucoup d'anthroponymes dont l'origine est liée aux métaux et aux pierres précieuses existent, présente également pour notre étude un certain intérêt. Les spécialistes les classent dans le groupe des noms que le peuple crée librement sous l'influence de la vie quotidienne ou selon les préférences ou la libre conception de chacun par rapport aux choses qui l'entourent,

aux objets précieux en l'occurrence. Résultat donc de ces choix individuels mais aussi manifestation des mentalités collectives, ces noms et le vigoureux symbolisme dont ils sont chargés sont appelés à couvrir d'autres nécessités humaines, à servir d'autres desseins: désirs inassouvis, illusions, prises de positions idéologiques ou encore intérêts des parents, des parrains.

Ces noms sont nombreux: ils couvrent à peu près toute la gamme des métaux et pierres précieuses. Leur morphologie découle aussi bien de leur forme savante que de leur forme populaire avec une foule de variations tant en ce qui concerne les patronymes que les diminutifs. Nous avons donc des noms dont l'origine est: l'or, l'argent, le diamant, le saphir, le rubis et l'émeraude. Nous constatons ainsi que, même si nous ne possédons aucun type de classification concernant le thème de la recherche proposée, l'acceptation du phénomène économique par les mentalités, l'abondance d'éléments qu'offrent la linguistique et la laographie arment dans une mesure satisfaisante l'historien des mentalités. Le fait que ces éléments fournissent une approche immédiate du sujet, revêt une importance particulière. L'expression de la conscience collective demeure ici dans sa forme primitive, sans intervention de facteurs secondaires pouvant déformer tant soit peu les témoignages.

Il est évident que les exemples cités ne montrent unilatéralement que le côté positif de cette "acceptation". Nous avons vu combien le terme "or" ($\chi\rho\upsilon\sigma\omicron\varsigma$) est utilisé pour exprimer tout ce qui se distingue et se différencie par ses particularités. A côté de cette acceptation cependant existe bien sûr le rejet. L'argent provoque des réactions variées depuis l'origine des temps. "L'argent a vendu le Christ, l'argent te vendra toi-même". Nous avons déjà parlé du refus du luxe, du monde dépensier des femmes. L'idée de l'argent s'identifie souvent à celle de la trahison, de la vente de l'âme, de l'exploitation, de l'usure, du gain illicite, de l'excès de richesse. Les échanges en général, provoquent une réaction négative comme on peut le constater dans les proverbes néo-helléniques et créent des relations d'hostilité, chacun cherchant à tromper l'autre ou à se protéger pour ne pas devenir à son tour victime. A l'intérieur de cet enchevêtrement vient s'inclure le profil défavorable acquis par les négociants dans ces sociétés profondément marquées par le christianisme et l'Islam.

Les préjugés ainsi créés à l'encontre des marchands ne se situent pas seulement au niveau de la pratique. Ils proviennent de causes plus

profondes, théoriques, immédiatement liées à l'attitude du christianisme face au travail et à sa rémunération dans des sociétés précapitalistes où la valeur abstraite selon la définition qu'en donne l'économie capitaliste n'est pas encore devenue intelligible et provoque par conséquent une aversion qui la condamne a priori. L'homme doit donc travailler à l'image de Dieu c'est-à-dire créer. S'il ne crée pas il doit pour le moins transformer ou convertir la matière première en objet. Le marchand, quant à lui, n'accomplit aucune des fonctions précitées et c'est pour cela que la conscience publique le condamne. On suit même la démarche de pensée quant au thème de l'exploitation du temps dans les échanges, thème qui a vivement intéressé la société européenne occidentale du Moyen-Age. Sur ce point les griefs contre les marchands s'appuient sur la position selon laquelle le gain présuppose une hypothèque sur le temps; or le temps n'appartient à personne sinon à Dieu. On n'a pas encore étudié dans quelle mesure l'Eglise Orthodoxe a formulé de telles opinions face au monde du commerce en Orient ni quel a été son rôle plus généralement dans la formation de la mentalité chez les peuples des Balkans face aux négociants.

Il n'en reste pas moins qu'en Occident comme en Orient, suivant les transformations successives de la structure de la vie sociale, économique et politique, l'attitude générale devant les marchands va se transformer avec le temps lorsque l'on reconnaîtra l'utilité du commerce, la nécessité de son fonctionnement et enfin lorsque l'activité des marchands s'unira dans les consciences avec des notions telles que l'éducation et la liberté. (N'oublions pas que la mentalité, et nous avons déjà insisté sur ce point, avec ses résistances propres, ses retards, les pressions dont elle est l'objet est ce qui évolue le plus lentement à l'intérieur des sociétés et des civilisations.) Dans le cadre de l'Europe du Sud-Est ces éléments nouveaux vont se multiplier et vont présenter une courbe d'intensification sensible à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles.

Nous ne répéterons pas ici tout ce que Traian Stoianovich a développé longuement sur le marchand orthodoxe des Balkans et plus particulièrement sur son rôle en tant que facteur évolutif qui transforme la communauté traditionnelle en une société transitoire, contribue à la transmission des principes de l'époque des Lumières mais aussi à l'éveil de la conscience nationale et à la création d'entités nationales. Nous nous contenterons d'ajouter que la politique de l'Empire Ottoman favorisait ce processus, car les sultans plus préoccupés de magnificences

et de conquêtes avaient laissé la responsabilité des affaires économiques aux mains des peuples assujettis et non-musulmans, concédant parallèlement aux étrangers d'importants avantages économiques : les célèbres capitulations. Dans sa communication M. Osman Gengiz Aktar mentionne cette carence de réflexion, au niveau économique, qui caractérise l'Empire Ottoman et la prise de conscience par Mustapha Kémal, dans les premières décades du XXe siècle, de la nécessité pour l'état turc de s'orienter vers l'établissement d'un programme économique rationnel.

Le texte de Kémal rédigé à l'occasion du 1er congrès économique de Turquie qui eut lieu à Smyrne en 1923, exprime l'importance du changement politique en corrélation avec l'attitude nouvelle face au phénomène économique. Même si l'exposition des produits —caractérisée comme "quasi-ridicule"— semble avoir eu peu d'intérêt dans la mesure où les objets présentés étaient essentiellement des produits traditionnelles de l'Asie Mineure ou de consommation courante, M. Aktar pense que l'on n'a pas donné cependant une interprétation complète de l'événement. C'est-à-dire qu'au-delà de la tentative d'adopter une politique économique, le congrès inaugure une nouvelle démarche évidemment révolutionnaire de la pensée dans le domaine économique où la puissance économique apparaît comme la condition sine qua non pour assurer la suprématie du régime démocratique. La conquête, notion qui scellait auparavant tous les actes gouvernementaux ainsi que les rapports avec les différentes ethnies existant à l'intérieur de l'empire est violemment condamnée tandis que parallèlement surgissent de nouvelles notions telles que "la paix", "le rationalisme", "la production".

Mais tout cela survient bien plus tard, plus d'un siècle après la période qui nous intéresse ici et au cours de laquelle toutes les idées que nous avons décrites antérieurement se trouvaient en gestation. Les réformes modernisatrices introduites par les sultans à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, dans le but de protéger l'intégrité de l'Empire Ottoman ne semblent pas avoir apporté les résultats escomptés quant à la création d'un esprit économique; parallèlement on considérait que toute tentative de s'écarter des mécanismes traditionnels visait à l'affaiblissement de l'empire et contribuait à son anéantissement. Toutes les ethnies asservies qui détenaient l'ensemble du commerce intérieur, avec le temps finissent par conquérir une grande partie des

échanges avec l'étranger. Dès la fin du XVI^e siècle de nombreuses villes de la péninsule italienne concèdent des privilèges aux marchands orientaux et en particulier aux Grecs. Deux siècles après les possibilités s'accroissent notablement: la crise créée au sein du commerce français en Méditerranée Orientale pendant la Révolution et l'Empire, laisse une place vide dont s'emparent principalement les marchands et marins Grecs. La communication fréquente avec le reste de l'Europe, la relation étroite avec les communautés de l'Europe Centrale ont pour résultat d'établir un contact avec les nouveaux ferments qui lèvent dans les sociétés de l'Europe Occidentale. Les transformations qui s'opèrent dans ces sociétés se transportent dans certaines sociétés de l'Europe Sud-Orientale là où l'amélioration du niveau de vie est susceptible d'apporter des changements.

Nous avons déjà dit que l'attitude face aux négociants se modifie lorsque l'importance de leur rôle social devient conscience collective. Il faudrait dire plus justement qu'elle se modifie parce que les négociants entreprennent une œuvre sociale plus étendue. Pour répondre aux exigences de ce travail supplémentaire, ils s'infiltrèrent dans des secteurs jusque là soumis à d'autres responsables. L'éducation par exemple, traditionnellement confiée à la compétence du clergé et directement contrôlée par l'église constitue un terrain d'essai de modernisation pouvant répondre aux besoins dictés par le développement toujours plus rapide de la vie économique. Les commerçants cherchant à faciliter la conduite de leurs affaires vont veiller à multiplier les possibilités d'éducation pour les jeunes et à rénover l'enseignement offert. L'arithmétique, la comptabilité, l'enregistrement d'inventaires, l'epistolographie mais aussi l'histoire, la géographie, les législations et les langues étrangères constituent raisonnablement la matière indispensable dont doit s'armer tout négociant. A travers ces revendications, les commerçants deviennent les propagateurs des idées progressistes de l'Occident et la force motrice qui vise à rénover l'éducation et à la libérer de sa dépendance directe par rapport à l'Eglise.

Mais ce phénomène n'est pas unique. Au Moyen-Age le marchand de l'Europe Occidentale avait suivi le même processus jouant un rôle comparable à l'aube de la Renaissance. Dans les deux cas, la caractéristique fondamentale de la mentalité se trouve dans les notions de la pratique, du rationalisme, de l'utilitaire et du précis, notions qui s'intègrent facilement dans le climat du siècle des Lumières. Signalons seule-

ment que, dans le cas du domaine balkanique et plus particulièrement des Grecs, à l'époque qui nous intéresse ici il faut tenir compte des faits suivants: la coupure entre les marchands et les savants n'est pas si simple à discerner. La spécificité du commerçant s'est chargée d'une qualité notionnelle différente puisque dans la plupart des cas le commerçant est également savant et inversement les savants s'occupent de commerce.

Savants et commerçants donc, représentants essentiels de l'éducation transportent l'image de l'Europe des Lumières et sont les chefs de file pour créer un nouveau modèle de vie sociale et économique. Monsieur Alexandru Duțu recherche les indices du changement au fur et à mesure qu'ils apparaissent et tente de cerner le problème au moyen de quatre questions: Quels éléments nouveaux apparaissent dans la production du livre? Comment s'est renouvelé l'outil mental? Quelles furent les images de "l'autre" et du monde et enfin quels éléments ont soutenu l'image de soi dans les sociétés de l'Europe du Sud-Est?

La multiplication des éditions qui ont alimenté la nouvelle matière d'enseignement fut impressionnante. De nouvelles compositions mais plus encore, des traductions et compilations d'ouvrages étrangers occidentaux ne cessent d'enrichir la production de livres, principalement les éditions grecques à partir desquelles on traduit habituellement dans les autres langues balkaniques. Les savants veillent à approvisionner la jeunesse en manuels scolaires appropriés. Concourant à l'épanouissement de l'éducation en général et au développement de la conscience nationale beaucoup de ces livres constituent en même temps des outils utiles au métier de commerçant. Les livres d'histoire et de géographie tels qu'ils commencent à apparaître au milieu du XVIIIe s., reliant la vie contemporaine au passé, renseignant les hommes sur des sujets intéressant la marche de leur travail. On puise dans les portulans, les cartes, les itinéraires routiers ainsi que dans les publications géographiques des renseignements sur le climat, la production, les produits, les routes, les ports, les distances, les données démographiques, et autres domaines; parallèlement les manuels d'histoire à côté des récits de la gloire passée donnent des informations sur les événements politiques contemporains, les guerres et les dangers qu'elles comportent à ceux qui sont amenés à se déplacer. L'actualité passe abondamment dans les almanacs ainsi que dans les journaux et périodiques qui commencent à apparaître dans la dernière décennie du XVIIIe s.

Manuels de calligraphie et d'épistolographie, recueils de textes divers et de conseils, grammaires et dictionnaires bilingues servant à l'acquisition des langues étrangères, visent à faciliter les relations culturelles de ceux qui s'occupent des échanges et circulent à côté des principaux manuels de commerce. En ce qui concerne les manuels de commerce grecs un développement particulier est présenté dans la communication de M. Triantaphyllos Sklavénitis. Rédigés pour couvrir les nécessités pratiques des marchands, ils visent également à compléter le bagage intellectuel, les connaissances techniques et professionnelles indispensables aux marchands à chaque instant de la vie quotidienne; tout particulièrement lorsque les limites imposées par l'Empire Ottoman pourraient être dépassées ainsi que la conception traditionnelle sur les transactions commerciales; ces négociants vont agir à un niveau international suivant les modèles de fonctionnement avancés du commerce occidental.

Bien sûr, ce développement conditionne les attitudes et les comportements et agit sur la formation du commerçant grec. Grâce à une force accrue et une éducation plus large, il revendique, puis acquiert, une grande compétence dans le domaine des tractations politico-économiques et joue un rôle dirigeant dans la société. L'image de soi et de son rôle devient plus consciente, ses exigences se multiplient, et il s'organise enfin pour atteindre ses nouveaux buts. Nous pouvons facilement suivre ce parcours à travers les divers manuels et constater les changements qui s'effectuent dans le domaine des consciences et de mentalité. L'indice quantitatif par rapport aux produits et à leur contenu nous offre des preuves semblables. Selon un inventaire dressé par Monsieur Sklavénitis, la production livresque montre une progression ascendante importante: d'un seul titre qui avait circulé au XVIe s. de même qu'au XVIIe siècle (on se réfère toujours aux premières éditions) on passe à onze titres pour le XVIIIe siècle (dont neuf dans la dernière décennie) et à douze dans les deux premières décades du XIXe siècle.

On remarque parallèlement un déplacement du centre de production de ces manuels. Venise qui traditionnellement assurait la production de livres grecs va être remplacée vers le milieu du XVIIIe siècle par Vienne. Dans cette ville, éditrice des "livres de nouveautés", s'est développée une colonie grecque active, dans le contexte propice créé par le "josphisme". A côté du livre scientifique érudit qui apparaît en force, il faut également prendre en compte le manuel commercial pratique et utilitaire. Des initiatives dispersées ont tenté de régler

la pratique du commerce dans une société traditionnellement agricole et ont été suivies d'autres efforts systématiques permettant aux négociants Grecs d'acquérir les instruments éducatifs et utilitaires indispensables à leur profession dans leur propre langue. Il s'agit d'ordinaire de traductions ou de compilations adaptées et enrichies d'informations concernant l'Orient.

Le contenu, souvent, n'est rien de plus qu'une transposition en grec des archétypes de l'Europe occidentale agrémentée de quelques adaptations, corrections et compléments; en revanche, les prologues offrent chaque fois, beaucoup plus que de simples indications. Ils formulent avec clarté, les positions, les espérances, le mode de pensée, enfin la mentalité dominante de ce nouveau groupe social qui arrive sur l'avant-scène: désir de s'enrichir certes, mais aussi de justifier cette profession tellement contestée; désir d'apprendre, mais revendication pour une situation égalitaire parmi les autres peuples européens; prise de conscience de l'héritage ancestral, mais sensibilité nationale qui malgré ses hésitations, arrivera à son point culminant et explosera dans la lutte de 1821. "Cette profession honnête et libre nous l'exerçons simplement pour gagner de quoi subvenir à nos besoins et, après nous être enrichis, pour nous assurer un *mieux vivre*", note Nicolas Papadopoulos, auteur d'une encyclopédie commerciale (*Hermēs ho kerdōos*, Venise 1815-1817, 4v.). "Elle nous a obligés d'entrer en contact avec les nations européennes, elles-mêmes éclairées par nos ancêtres, d'apprendre les langues et idiomes desdites nations, d'approcher et dans la mesure du possible de pénétrer dans leurs Académies et leurs écoles, soit nous-mêmes, soit de jeunes boursiers grecs de l'étranger, de les imiter et de nous souvenir que, en tant qu'Hellènes véritables et purs descendants de nos glorieux ancêtres, il serait malséant que nous restions totalement incultes et illettrés".

"Hellènes véritables", "purs descendants de nos glorieux ancêtres", les Grecs modernes ressentent désormais le besoin de créer leur propre identité, leurs propres moyens d'expression, leur terminologie, leurs dictionnaires pour échapper à la dépendance des langues étrangères et aux conséquences d'une domination extérieure. Nous connaissons l'importance donnée au problème linguistique à l'époque des Lumières, l'effort fourni pour purifier et enrichir l'appareil linguistique qui permet ainsi de répondre aux besoins nouveaux et d'exprimer les idées et concepts modernes. Nous savons aussi que dans le domaine commercial

et économique, le commerçant qui voyageait était obligé d'utiliser une terminologie étrangère pour se faire entendre au niveau international. En ce qui concerne la pléthore de mots étrangers, leur origine et leur utilisation par les Grecs nous renvoyons à la communication de Monsieur Dicaïos Vayacacos.

Cependant cette habitude acquise au fil des siècles n'était pas facile à perdre comme en témoigne la foule de textes relatifs à ce sujet. Quand elle s'opère et là où elle s'effectue la substitution s'accomplit à un rythme extrêmement lent. Bien qu'ils aient pris conscience du problème, les écrivains, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle utilisent encore des vocables empruntés à "un autre idiome" tout en essayant de justifier cette pratique ou de donner une solution qui consiste à imprimer des dictionnaires bilingues explicitant ces mots étrangers. C'est seulement dans la deuxième décennie du XIXe siècle que nous rencontrons des positions formelles face au problème de l'hellénisation de la terminologie. On considère alors comme "une honte... que la langue grecque si riche en soi doive emprunter des mots à ces langues étrangères elles-mêmes enrichies par le grec".

Les nécessités pratiques de la vie quotidienne sont rejetées ici sous la pression de la sensibilité nationale en pleine expansion. Si ce siècle, le XIXe, se caractérise en Europe Sud-orientale, par le puissant développement des consciences nationales, leur formation entraînant un certain nombre de revendications, la quête de la liberté reste cependant durant toute la période de la domination étrangère l'exigence première de tous les peuples asservis, à la différence que les efforts fournis dans ce but ne sont pas toujours conscients ou raisonnés. Cette recherche de la liberté s'allie souvent à l'absurde, au surnaturel, à l'utopie, au mythe. Les espoirs de libération ne sont pas envisagés rationnellement ni de façon organisée, mais dans une attitude de soumission qui, grâce à des facteurs extérieurs —Croisades de l'Occident par exemple, intervention de la Russie unie par un même dogme, campagnes de Bonaparte en Méditerranée Orientale— ou encore une intervention divine, un miracle, pourra donner la solution désirée. En revanche, à d'autres moments, l'éducation crée des conditions favorables à l'acceptation du modernisme. On note alors un effort conscient pour arriver à la liberté et à la prospérité, deux notions qui vont d'ailleurs de paire.

Le contact avec l'Europe de l'Ouest, les voyages, les études dans des universités occidentales, les colonies, le commerce, la marine mar-

chande, aident à construire l'image d'une Europe éclairée, image qui joue un rôle créateur et décisif dans le renouvellement des structures tant culturelles qu'économiques des sociétés balkaniques. Ces remarques souvent formulées quant aux peuples asservis de l'Empire Ottoman à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle sont à rapprocher par certaines analogies de la période de la décadence de l'Empire Byzantin.

Le souci de sauver la terre ancestrale est encore lié dans les consciences d'alors à la tentative de trouver des solutions économiques propres à éviter l'anéantissement des petits états "continuateurs-héritiers" de l'Empire. Les érudits grecs de la première moitié du XVe siècle rêvent d'une Renaissance hellénique, fondée sur le progrès technique et comparable à celle que pouvait montrer l'Occident. Ayant pris conscience de la crise économique qui était survenue, ils se tournent vers l'Europe Occidentale —leurs contacts étant nombreux du fait du Schisme— y cherchent les mécanismes économiques susceptibles de leur fournir un modèle de développement économique approprié répondant à leurs besoins spécifiques. La sensibilité des érudits devant le phénomène économique a été révélé par Monsieur André Deisser qui a étudié les textes de certaines sommités du monde intellectuel des XVe et XVIe siècles. A travers les écrits de Pléthon, de Bessarion et de Chalkokondylis on peut glâner ici et là des propositions relatives à la rééquilibration de l'économie (contrôle importations/exportations), à l'intensification de la production et à l'exploitation des ressources productives du pays, à l'accroissement démographique et à la vie culturelle et spirituelle de la jeunesse. Parallèlement Nikandros Noukios qui a connu l'Europe du XVIe siècle nous en donne dans le récit de son voyage une présentation très précise et tente d'en transplanter l'image en Orient. Même s'il montre un intérêt évident pour la situation économique de chaque pays —notant une foule de renseignements sur le sol, le sous-sol, l'industrie, le commerce, la démographie, les moyens de transport— il n'est pas arrivé à prendre conscience ni pressentir ou prévoir les grands changements qu'avaient commencé d'apporter les découvertes et les inventions du siècle de la Renaissance.

Par ailleurs l'étude du monde de l'érudition, des écrivains, des enseignants et même des étudiants, leurs positions par rapport au phénomène économique peut être abordée de diverses façons. Les salaires, les subventions, les droits d'auteur, leurs rétributions, les droits d'enseignement, les bourses, les maisons d'édition, la gratuité de l'en-

seignement, en un mot les rémunérations de tous genres, constituent un champ appréciable de recherches pour la domaine que nous examinons.

Il est à noter que dans la direction et l'optique qui nous intéressent ici, des études systématiques n'ont pas encore été entreprises. Le cas du livre, sa production, sa circulation, considéré comme bien commercial constitue une exception. Dans d'autres domaines, le large éventail sur lequel apparaissent les éléments dont nous disposons, ainsi que des documents lacunaires nous permettent seulement de présenter des théories partielles fondées sur des indices clairsemés. Si, d'une part nous acceptons le fait que la propagation de la culture, la diffusion de la connaissance en tant que fonction sociale suivent les lois du marché et en dépendent, si les buts poursuivis ont été soulignés, on n'a pas pu clairement localiser pour ce qui concerne l'Orient, les positions théoriques qui influencèrent et en dernière analyse définirent cette fonction et particulièrement le rapport entre les appointements et les droits d'enseignement.

Dans des sociétés asservies et où les carences économiques sont nombreuses, le souci le plus pressant de pourvoir aux nécessités fondamentales de la vie quotidienne, constitue le critère essentiel qui régit ces relations et laisse peu de place aux discussions théoriques. L'élève veut étudier mais le maître doit survivre. Dans les premiers siècles de l'occupation étrangère il ne s'agit bien sûr que de l'enseignement primaire. Dans les cas où il existe une structure organisée, le Patriarcat, une communauté, l'enseignant est rétribué annuellement. Dans les autres cas l'échange rétribution/acquisition des connaissances est direct. L'enseignant est payé par les parents de l'élève après accord préalable. Certains contrats sauvés de la destruction nous renseignent sur les limites de la période d'enseignement et sur la matière que doit obligatoirement étudier l'élève, condition première dans certains cas pour que le maître soit payé. On ne tient pas compte cependant dans ces contrats des capacités intellectuelles de l'enseigné.

Cette maxime "la connaissance est un cadeau de Dieu et comme telle ne doit être vendue" fait l'objet de très fréquentes discussions dans le Moyen-Age occidental. Ces discussions pourtant ne semblent pas avoir été portées au premier plan, ou si elles l'ont été, avoir influencé les besoins réels. Car l'acquisition de la connaissance ne constitue pas un but en soi jugé au niveau de la métaphysique et de la morale; dans

les consciences collectives, cela demeure le coefficient fondamental qui peut servir des buts précis avec un contenu spirituel autant que politique: la sauvegarde de l'orthodoxie et la conquête de la liberté. A l'état latent dans l'inconscient des peuples asservis l'éveil national va marcher de paire avec la propagation toujours plus accrue de l'enseignement. A partir du XVII^e siècle, période de la formation de l'humanisme religieux, l'Eglise va jouer un rôle de premier ordre au sein des mouvements rénovateurs, veillant à la fondation d'écoles, à l'attribution de bourses et à la création d'imprimeries. Les princes Roumains vont favoriser de plus en plus la pénétration de la langue grecque dans leurs provinces. Dans leur effort pour protéger l'orthodoxie du danger toujours plus menaçant du catholicisme et du protestantisme, ils vont écarter progressivement l'emploi du latin de l'enseignement. La langue grecque devient parallèlement, par voie de conséquence, le principal organe d'intercompréhension dans les échanges commerciaux des Balkans. Tandis que les Boyards engageaient à leur service des enseignants grecs pour leurs enfants, les commerçants roumains, eux aussi, dans les provinces citées plus haut cherchaient à fonder des écoles grecques. De manière générale ce phénomène se retrouve dans tout le Sud-Est Européen.

Il ne sera pas question ici de la contribution considérable des Phanariotes à l'essor de la culture mais il peut être intéressant de mentionner un point précis: par son énergie, par ses activités culturelles, ce groupe dirigeant a marqué de son sceau le siècle des Lumières et s'est différencié très nettement sur le plan social de l'ancienne aristocratie byzantine. Comme il a été récemment souligné, l'ascension économique des Phanariotes leur a donné la possibilité d'arriver au pouvoir en acquérant dans le même temps une conscience de classe dominante ayant ses propres apports dans les entreprises commerciales et financières. A partir de là les dirigeants phanariotes toujours ouverts aux valeurs nouvelles, possédant ce désir d'apprendre qui les caractérise, vont devenir les principaux dépositaires de la culture occidentale et vont s'efforcer de la transmettre en Orient; ils s'intéressent aux Lettres, créent des bibliothèques et plus généralement apportent un soin particulier à l'éducation; cette attitude s'inclut également dans le cadre de la promotion sociale des populations locales qu'ils administrent et du "bien public" de la nation. Nous parlons bien entendu des premières années, lors que les oppositions et rivalités naissaient des relations entre diri-

geants et dirigés et non pas des problèmes qui se créèrent par la suite lors de la formation des consciences nationales.

L'Eglise donc, les princes des provinces roumaines (qui, à partir d'un certain moment étaient d'origine phanariote) et les commerçants se préoccupent tous de la promotion de l'éducation sans ménager les dépenses pour la réalisation de leurs projets, à la différence près que leurs positions sur le plan idéologique sont souvent divergentes. Ces divergences et oppositions diverses ont même provoqué de longs conflits qui ont fortement marqué la vie culturelle de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle.

Indépendamment pourtant du domaine idéologique et au-delà de toutes les différences exprimées, le monde culturel, les érudits, le personnel enseignant qui provient dorénavant des trois sphères sociales —clergé, Phanariotes, commerçants— semblent aborder de la même façon tout ce qui touche aux problèmes économiques. Ainsi à titre d'exemple tout ce qui concerne les écrits, les traductions, la publication des textes et plus généralement l'activité des érudits dans le domaine de l'édition, tout donc se déroule dans un esprit qui témoigne de leur disposition à servir les besoins pressants de l'éducation sans que s'y insinue dans la majorité des cas du moins, le moindre intérêt économique personnel. Quelle que soit la valorisation recherchée par un auteur, l'édition d'un texte tendait à des buts pratiques et utilitaires : la plus grande diffusion possible mais aussi, élément fondamental, l'économie du temps toujours précieux nécessaire à la reproduction du manuscrit. Le gain de temps ne se réalisait pas toujours si l'on en juge par le fait que des livres manuscrits continuaient d'être produits, recopiés à partir de textes déjà imprimés et ce, jusqu'au milieu du XIXe siècle. La raison fondamentale de cette pratique est liée et à la défiance vis-à-vis des livres imprimés venant de l'Occident catholique, mais encore au facteur économique : les besoins de fonds pour la fourniture de nouveaux imprimés constituaient des motifs sérieux de retard.

Dans tout le processus de production et de diffusion du livre où l'initiative et la participation des érudits a toujours été essentielle et décisive —je ne fais pas allusion aux rouages eux-mêmes des entreprises qui concernent les imprimeries organisées de Venise et de Vienne— le choix d'un écrit et sa présentation pour l'édition a pris une importance accrue. Soulignons cependant sur ce point, que parfois un décalage s'opère dans le temps, qui est dû aux rythmes différents de prise de

conscience des besoins. Si certains esprits avancés entrevoient à temps les besoins à venir et préparent les outils correspondant, le public au sens large du terme ne semble pas toujours prêt à les accepter ni à les absorber. C'est ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages sont demeurés longtemps inédits alors que dès leur mise en circulation ils constituèrent des succès d'édition. Je rappelle à titre indicatif le cas de la "Géographie ancienne et nouvelle" de Mélétiós prête pour publication en 1707 et qui finit par paraître 14 ans après la mort de son auteur, en 1728.

Le livre donc, par sa double nature —produit culturel et bien commercialisable à la fois— constitue un indice utile et précis dans le cadre de notre étude. L'attitude des érudits face au livre se dessine clairement: disposés à faire le maximum d'efforts, capables de se soumettre à des privations de tous ordres, non sans quelques murmures parfois, ils conçoivent des programmes méthodiques pour satisfaire à cette demande soit par l'édition d'ouvrages, soit par l'acquisition des outils culturels indispensables. Dépassant souvent leurs possibilités pécuniaires, ils dépassent également la limite de l'"indispensable", limite par ailleurs très floue dans le cas des besoins culturels. Ce phénomène que l'on observe principalement chez des individus fréquentant des centres culturels développés se présente comme une conséquence logique liée à l'environnement où le niveau culturel est supérieur à la moyenne.

Dans certains cas l'acquisition de livres évolue, se transforme en passion de collectionneur, en bibliophilie, où s'insinue la notion de placement financier, notion qui se diversifie cependant en fonction des désirs personnels du collectionneur: plaisir de collectionner, besoins au niveau du quotidien, équipement professionnel, statut social. Il s'agit donc d'envisager la question chaque fois selon les circonstances.

L'étude de Monsieur Emmanuel Franghiskos présente l'exemple d'un étudiant boursier. Par des approximations quantitatives sur la liste pour les années 1821 et 1822 il constate que cet étudiant affecte la plus grande partie de ses ressources économiques à ses besoins culturels et académiques: achats de livres, reliures, prêts et copie de livres d'une part et d'autre part inscriptions et frais d'enseignement dans les établissements, fournitures, abonnements à des sociétés philologiques et à des journaux, soit un peu plus du tiers de la totalité de ses dépenses.

L'acquisition de livres et la création de collections occupe une grande place dans les choix personnels des savants et surtout lorsqu'ils se trouvent dans les grands centres urbains. La présence vivante de

l'imprimé se trouve ici en complète opposition avec la réalité dominante de leur pays où la diffusion du livre se heurte habituellement à de nombreux obstacles et à la carence en bibliothèques publiques et de prêt. Leurs motivations ne sont pas seulement subjectives. Au-delà du désir d'acquérir les outils indispensables à leur progrès professionnel, ils visent plus largement au bien de la collectivité. Ainsi même s'ils ne se rétablissent pas dans leur patrie ultérieurement, le souci de leur mission fait que sous forme de dons ou de legs ils offrent leurs propres livres à leur pays ou à leur monastère où ils ont prononcé leurs vœux. Cela constitue une pratique très courante, pratique immédiatement liée aux ressources financières dont ils disposent.

Les principales ressources des érudits qui en général exerçaient dans l'enseignement étaient leurs appointements. Ces derniers, incorporés dans le circuit de l'offre et de la demande étaient soumis aux nombreuses fluctuations provoquées par la situation économique, sociale et culturelle particulière à chaque époque et à chaque région. La communication de M. Iannis Karas traite des divers facteurs qui influent sur les différences de revenus des enseignants. Il faut prendre en compte un autre critère, fondamental celui-ci, pour l'établissement du niveau des revenus et qui est lié au savant lui-même, à sa personnalité, à son sens de l'organisation et en règle générale à ses qualités et à sa réputation; c'est-à-dire critère de valeur qui contribuait de façon décisive à la formation du marché de la profession enseignante. J'ajouterai un facteur supplémentaire: la matière enseignée; dans beaucoup de cas l'échelle des appointements s'articulait autour de la qualité ou de l'importance données à la matière enseignée par les milieux directement concernés. Ainsi par exemple, au milieu du XVIII^e siècle, à l'Académie princière de Jassy, le premier professeur de grec qui assurait en même temps les fonctions de directeur du Lycée, recevait 200 lei, le second professeur de grec 100 lei, puis venaient les professeurs de langues slaves avec 80 lei et de langue roumaine avec 60; autre exemple: à l'Académie du Patriarcat de Constantinople en 1769 le professeur de philosophie reçoit un salaire de 1000 piastres par an alors que celui qui enseignait la grammaire n'en recevait que 600.

Enfin signalons que la grande amplitude de l'échelle des appointements, ajouté à notre manque de connaissance quant au coût de la vie et aux fluctuations monétaires rendent difficile toute recherche concernant les possibilités d'établir à chaque fois l'indice du pouvoir

d'achat des enseignants. Une chose est sûre et qui ressort des différentes approximations faites à partir de cas spécifiques: quels que soient leurs revenus et les privations qui en résultent éventuellement, les savants (nous nous référons plutôt aux simples clercs-enseignants) affectaient une partie de leurs ressources à l'acquisition de leurs outils culturels. Peu ou prou, les livres constituent toujours une part appréciable de leur fortune quelle qu'elle soit.

Les conditions changent après la création d'états nationaux et lorsque les mécanismes d'éducation sont organisés par l'administration centrale. Le personnel enseignant intégré à ces rouages peut assurer sa subsistance. Pour les élèves la mise en place d'un réseau scolaire organisé (nous parlons ici de la Grèce) n'entraîne aucun surcroît de dépenses au niveau individuel, cela pour les enseignements primaire et secondaire. Le problème apparaît au niveau universitaire lorsque la fondation d'une université centrale dans la capitale crée des charges supplémentaires: hébergement des étudiants, participation aux frais d'études. La question du paiement des frais d'enseignement prend alors de grandes proportions. Dépassant le plan des mentalités collectives vis-à-vis du bien-fondé de l'enseignement, valeur absolue et moyen d'accéder à la liberté, cette question s'identifie aux besoins de la nouvelle idéologie en formation, à la foi en la mission nationale de l'Université d'où doivent jaillir des lumières pour "notre" Orient et passe en définitive dans le domaine des intentions socio-politico-économiques d'un petit état économiquement peu développé.

Dans sa communication M. Costas Lappas nous trace avec une série de remarques fines et pénétrantes ce long parcours, ses retours en arrière, les nuances qui l'ont tout de suite différencié, notamment lorsqu'a été prévu le paiement des droits dans le règlement universitaire de 1837 (cet article n'a pas été appliqué pendant tout le XIXe siècle), paiement qui a fini par être imposé en 1892. Ce problème n'a pas toujours été envisagé par le corps professoral de façon unitaire. Cela variait en fonction des positions idéologiques des professeurs et de l'expérience qu'ils avaient eux-mêmes acquise, comme étudiants dans les universités occidentales. N'oublions pas que l'établissement de ces frais d'enseignement dans divers pays comme la France et l'Allemagne servaient des buts variés. Pour ce qui est du monde étudiant la notion de sacrifice liée aux études était manifeste surtout dans le cas des étudiants démunis. La motivation change désormais et vise à

satisfaire différentes aspirations débarrassées d'espérances vaines et d'illusions: amélioration de la position sociale, assurance d'une vie meilleure.

Dans le cadre général de notre exposé, nous avons examiné quelques points de vue sur l'hypothèse que nous avons établie comme objet de notre recherche, dirigés en cela par tous les exemples représentatifs fournis par nos collaborateurs lors de leur communication dans le domaine qui nous intéresse. Cependant comme on peut aisément le remarquer toutes ces communications, exception faite de celle de M. Aktar, concernent la façon d'envisager les problèmes pratiques de la vie quotidienne par rapport aux activités économiques. Ce qui manque à ce travail est une approche théorique du phénomène économique, réalité qui devra faire l'objet d'une discussion plus large.

La réflexion théorique ici se combine à la perspective de l'organisation du régime d'un état. Les peuples du Sud-Est Européen, se tournent alors vers les sciences et l'économie politiques au moment où ils se préparent à revendiquer le rétablissement de leurs droits nationaux et lorsqu'il leur a fallu organiser enfin les rouages de leur état. En effet malgré tous les changements apportés en Orient par le transfert de la culture occidentale, et l'augmentation sensible du livre "nouveau" importé essentiellement des grands centres culturels de l'Europe occidentale comme Vienne et Paris, les manuels économiques ont tardé à faire leur apparition dans les Balkans, rédigés dans les langues nationales. Le journal grec de Vienne "Mercure savant" qui faisait une publicité systématique pour les livres nouveaux mentionne peu souvent ce type de manuels. L'ouvrage *Economie pratique et générale de l'Agriculture* de D. Govdelas (Vienne 1816) est accueilli par une présentation très sévère de la critique. Si l'on laisse de côté les condamnations concernant la langue, l'épaisseur du livre et son fort coût de revient, on considère que l'auteur n'a pas atteint son but pas plus qu'il n'est utile au peuple puisque "ces écrits supposent de nombreuses connaissances que l'ensemble de la nation ne possède pas". Dans le même périodique de l'année 1817 on peut glâner à l'intérieur d'un catalogue spécialement rédigé pour les abonnés au périodique deux titres de livres français. Il s'agit de *La théorie de l'économie politique* de M. Ch. Ganilh (Paris 1815, 2 vol.) et *Des systèmes d'économie politique, de leurs inconvénients, de leurs avantages et de leur doctrine la plus favorable aux progrès de la richesse des nations* (Paris 1809, 2 vol.).

Adamantios Koraïs, parallèlement, a toujours montré un intérêt constant pour faire informer ses compatriotes sur les thèmes de l'économie politique. Lui-même, dans le passé, lorsqu'il exerçait le métier de commerçant à Amsterdam, avait tenté de s'adapter aux comportements modernes des négociants occidentaux. Koraïs suivait donc avec intérêt cette toute nouvelle science et l'évolution de la pensée économique de son époque. Comme en témoigne sa correspondance il avait lu les principaux représentants de la science économique qui lui étaient contemporains: Adam Smith, Malthus, Ricardo, J. B. Say, Destutt de Tracy et d'autres, et conseillait à ses amis de faire de même et de les propager dans un cercle plus large.

Pour ce qui est des lectures de livres d'économie politique en langues étrangères compulsés par des Grecs, nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer de façon très précise, les mentions à ce sujet étant minimales. Deux témoignages qui appartiennent aux années de la lutte (de 1821) confirment pourtant que la pensée économique théorique préoccupe de plus en plus l'hellénisme renaissant. En 1827 le cours d'économie politique est introduit à l'Académie Ionienne de Corfou et en 1828 la bibliographie hellénique enregistre la traduction de l'œuvre de Jean-Baptiste Say *Catéchisme d'économie politique, ou Instructions familières, qui montre de quelle façon les richesses sont produites, distribuées et consommées dans la société* (Paris 1825). Le traducteur G. Chrysidis dédie son travail au Gouverneur de la Grèce Jean Capodistrias élu alors pour organiser et administrer le nouvel état.

Nous ne savons pas quels ont été les critères de choix qui se sont portés sur l'ouvrage de J. B. Say pour sa traduction. Ce n'est peut-être pas sans rapport avec la façon dont l'économiste français envisageait favorablement l'avenir économique de la Grèce libérée, dans la *Revue Encyclopédique* de 1824, en présentant des résultats positifs quant à l'économie européenne contemporaine: "Quand des Grecs auront les manufactures, ils auront une population compacte qui croîtra en nombre et en richesse, sous la protection d'un gouvernement régulier. Au lieu de huit millions de consommateurs pauvres, vous aurez vingt millions de consommateurs riches, dont les besoins feront la prospérité de vos entreprises, et avec lesquels vous aurez des relations nombreuses et lucratives, sans redouter les avanies des pachas". Les points de vue de Say, même s'ils ne semblent pas avoir eu un grand retentissement, correspondaient à la position de certains cercles vis-à-vis du rôle éco-

nomique qu'était appelé à jouer le peuple grec, libre et débarrassé des contraintes que lui imposait son asservissement à une domination étrangère.

Nous signalons ici certaines études qui ont contribué à titre divers à la réalisation de ce travail:

D. G. Apostolopoulos, *Ἡ ἐμφάνιση τῆς σχολῆς τοῦ Φυσικοῦ Δικαίου στὴν «τουρκοκρατούμενη» ἐλληνικὴ κοινωνία*, v. 1-2, Athènes 1980-1983. Sp. Asdrachas, «Ἡ οἰκονομία καὶ οἱ νοοτροπίες: Ἡ μαρτυρία τοῦ Χρονικοῦ τῶν Σεργῶν τοῦ Νεκταρίου Τέρπου καὶ τοῦ Ἀργύρη Φιλιππίδη» in *Tetradia Ergasias* 7, Athènes, Centre de Recherches Néohelléniques/FNRS, 1984, pp. 91-125. Christian Bec, *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence, 1375-1434*, Paris, Mouton, 1967. C. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός διαφωτισμός*, Athènes, Hermès, 1977 (2e éd. 1985). Loukia Droulia, «Ἡ ἐθιμικὴ παράδοση στὴν ὀνοματοθεσία καὶ ὁ Διαφωτισμός. Ἐνα παράδειγμα ἀπὸ τὴν Ἀχαΐα» in *Mnemon* 10 (1984) 187-201 (où bibliographie grecque au sujet des noms de baptême). Georges Duby, «L'histoire des mentalités» in *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1961, pp. 937-966. Jacques Le Goff, *Marchands et banquiers du Moyen Age*, Paris, P.U.F. (collection Que sais-je?), 1956 (6e éd. mise à jour 1980). Du même, «Les mentalités. Une histoire ambiguë», in *Faire de l'histoire. Nouveaux objets*. Sous la direction de Jacques le Goff et Pierre Nora, Gallimard, 1974, v. 3, pp. 76-94. Du même, *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident: 18 essais*. Gallimard, 1977. *Modern European Intellectual History. Reappraisals and New Perspectives*, édité par Dominick La Carpa et Steven L. Kaplan, Cornell University Press, 1982 (2e imp. 1985). Σταμάτης Πέτρον, *Γράμματα ἀπὸ τὸ Ἀμστερνταμ*, éd. par Philippe Iliou, Athènes, Hermès, 1976. Traian Stoianovich «The Conquering Balkan Orthodox Merchant» in *Journal of Economic History* 20 (1960) 234-313.